

ENFANTS CINÉPHAGES, ENFANTS CINÉPHILES

par Gérard Lefèvre*

*Parce qu'il est passionné de cinéma,
parce que depuis plus de vingt ans, il mène avec succès une action
« du côté des enfants », pour leur offrir un cinéma de qualité
et leur permettre de mieux l'apprécier,
nous avons rencontré Gérard Lefèvre*.*

Gérard Lefèvre : Quand on agit dans le domaine du cinéma, il est très important de s'adresser à des enfants et d'essayer de comprendre qui ils sont, à quel point ils en sont de leur approche cinématographique, plutôt que de s'adresser à un être abstrait que serait « l'enfant », qui n'existe pas ; d'où la pluralité des démarches mais aussi l'absence de critère prédéterminé, préétabli sur ce qu'est le film pour enfants, parce que des films pris dans la production, qui n'ont pas été faits spécialement pour les enfants peuvent très bien fonctionner à tel endroit, et moins bien fonctionner ailleurs. On est alors amené à s'interroger sur les publics.

Notre commission s'appelle « commission Cinéma et enfants » et s'interroge toujours sur les expériences en cours. Et cela me paraît très important parce que l'approche

cinématographique est une approche culturelle, c'est à dire une approche cumulative. Anne-Sophie Zuber a rencontré récemment une classe de cours moyen de Montreuil après le visionnement de *La fracture du myocarde* de Fansten ; les enfants faisaient des analogies avec d'autres films qu'ils avaient vus par ailleurs ; il n'est pas sûr que des enfants du même âge, d'un autre lieu, auraient accueilli le film de la même façon. Donc il faut parler de la culture des enfants, de l'habitude qu'ils ont de fréquenter ou non des salles de cinéma, plutôt que le petit écran de télévision.

La première enquête réelle sur des enfants de 10-15 ans vient d'être faite sous l'égide du Centre National du Cinéma et de la revue « Okapi »¹.

* Gérard Lefèvre est Président de la commission Cinéma et Enfants de l'AFCAE (Association Française des Cinémas Art et Essai). « Inventeur » et animateur d'« Un Cinéma, du côté des enfants » 25 rue Raymond Losserand, 75004 Paris. Président de l'UFFEJ (Union Française du Film pour l'Enfance et la Jeunesse).

(1) On peut se procurer l'enquête du CNC à l'adresse suivante : 12 rue de Lübeck, 75116 Paris, ou au Ministère de la Culture, 2 rue Jean Lantier, 75001 Paris.

Je la soupçonne de n'avoir pas été faite seulement pour des motifs désintéressés de connaissance de la fréquentation du cinéma par les enfants, mais plutôt comme l'évaluation d'un marché qui est encore à prendre, et qui est pris d'une certaine manière : les enfants de cet âge là en effet constituent le public le plus nombreux au cinéma, mais un public qui n'est pas encore reconnu par les exploitants, par les commerçants du cinéma. J'imagine que l'enquête va les aider à mieux « cibler » leur clientèle, selon l'exemple américain.

Jusque-là toutes les enquêtes s'intéressaient aux adolescents à partir de 15 ans. Cette dernière enquête porte sur 1000 jeunes de 10 à 15 ans, c'est à dire une partie du public auquel nous nous adressons, une partie seulement, car on n'a pas encore enquêté auprès des 5-10 ans or même les 5-10 ans vont au cinéma, et sont non seulement des cinéphages mais peuvent devenir des cinéphiles.

Joie par les livres : *Dans la démarche qui est la vôtre, avez-vous le souci de lier la littérature et le cinéma ?*

G.L. : Non ce n'est pas la préoccupation première, mais à certains moments, on se pose la question de ce rapport à la littérature et cela donne des pistes de travail qui peuvent être pertinentes et intéressantes. En l'occurrence, par exemple, celle de découvrir - mais ça, ce n'est pas le cinéma en direction des enfants, ou le cinéma proposé aux enfants qui nous le fait découvrir - c'est disons, le cinéma tout court et la littérature tout court - que à grande œuvre littéraire ne correspond pas toujours une grande œuvre cinématographique. Pour qu'il y ait équivalence il faut qu'il y ait des auteurs de chaque côté et les auteurs de cinéma qui se sont attaqués aux œuvres cinématographiques ne sont pas nombreux à avoir réussi finalement. On a souvent des illustrations pâles, très pâles même, d'une œuvre cinématogra-



Zazie dans le métro, de Louis Malle

phique. Prenons un film qu'on montre aux enfants, qui a été produit par les Américains, bien qu'il soit réalisé par un Allemand : *Histoire sans fin*. Le roman de Michaël Ende vaut dix fois mieux que le film. Dans la version doublée en français il y a déperdition encore plus grande et un appauvrissement évident sur le plan de l'imaginaire par rapport au texte d'origine.

Ce n'est pas toujours le cas. Quand John Huston fait *Moby Dick*, il nous entraîne dans une œuvre cinématographique qui nous fait rêver d'une autre manière que Melville dans son livre. Il y a alors équivalence : une autre création mais qui a son intégrité.

Une salle de cinéma s'est spécialisée sur cette question là, c'est « Le France » à Saint-Etienne². Sous l'égide du livre-film, ils essaient de rechercher justement ce qu'il y a de mieux au cinéma qui puisse correspondre à la littérature ou à la bande dessinée. Je pense par exemple à *San Mao le petit vagabond* de Zhao Ming et Yan Gong. Mais des actes de recherche de ce genre sont assez rares. Cependant la relation avec le livre est une préoccupation parmi d'autres dans notre démarche, étant donné que le support livre est un support sur lequel on revient facilement. Il est toujours intéressant que des enfants soient appâtés et aient envie ensuite - soit avant, soit après avoir vu un film de se repérer sur le livre, d'avoir un contact littéraire qui est sans fin, manipulable à loisir, beaucoup plus que le film, plus précaire dans son approche.

JPL : *Il semble que certaines œuvres cinématographiques puissent être accessibles aux enfants beaucoup plus jeunes que les œuvres littéraires qui les ont inspirées ? Vous avez évoqué Moby Dick ; à des enfants*

de quel âge le présentez-vous ?

G.L. : Des enfants relativement jeunes, à partir de 8 ans.

On pourrait citer d'autres films accessibles aux plus jeunes comme *Princess Bride*, comme *Zazie dans le métro*, *La bergère et le ramoneur* c'est à dire « *Le roi et l'oiseau* », le film de Paul Grimault *La Belle et la Bête*, *Peau d'âne*. Ce sont là des films qui peuvent toucher des enfants à partir de 5 ans. Sur *Peau d'âne* la relation avec le texte est un tout petit peu frustrante, parce que le conte de Perrault est extrêmement bref, par rapport au film, mais néanmoins, il est important de s'y référer par la suite, étant donné le sujet qu'il traite et la manière dont il le traite : cette approche de l'inceste que fait avec beaucoup de délicatesse Jacques Demy dans le film, Perrault la fait aussi directement. Et cela pose beaucoup de questions aux enfants, sur le tabou d'Edipe. Des petits enfants parlent de *Peau d'âne* après l'avoir vu et en parlent à ce niveau là : « Alors on n'a pas le droit d'épouser son papa, on n'a pas le droit d'épouser sa maman ? » comme le dit si bien la fée dans le *Peau d'âne* de Jacques Demy, interprétée par Delphine Seyrig. Il est utile d'avoir un support livresque par la suite, qui nous permette de revenir sur cette interrogation, de ne pas la laisser en friche. On trouve d'autres équivalences dans d'autres domaines. Je pense au burlesque, par exemple de *Zazie dans le métro*, qui rejoint le burlesque de Queneau ; Louis Malle a réussi là une belle équivalence. Les enfants prennent un grand plaisir au film, mais il prennent aussi un grand plaisir au livre. On le leur lit bien sûr quand ils sont trop jeunes, ou ils le lisent eux-mêmes et il y a un plaisir partagé là qui renvoie aussi vers le

(2) *Du livre au film*, une série de fiches de présentation de films tirés d'œuvres littéraires avec un commentaire critique. Brochure réalisée par le CRILJ de St Etienne, la Bibliothèque Municipale et le cinéma « Le France », 8 rue de la Valse à St Etienne.



Delphine Seyrig dans *Peau d'Ane*, de Jacques Demy

film. Ils ont envie de revoir le film. Ce qui peut se faire quand il y a des cassettes...

JPL : *Vous ne rejetez pas l'utilisation de la vidéo ?*

G.L. : Non quand ils ont vu le film, comme un prolongement, parce qu' il y a là aussi une manipulation qui est d'ordre différent. Des enfants s'approprient des cassettes et vont vers des cassettes, se les mettent eux-mêmes, se les passent et les repassent. On voit bien comment a fonctionné *Le Roi et l'oiseau* de ce point de vue là. Ça ne les empêche pas, quand le film ressort sur grand écran, d'aller le revoir ; à la différence des adultes, ils ne sont pas coincés par le fait qu'ils l'ont déjà vu en cassette. Je crois que le plaisir est entier quand le film reparaît sur grand écran parce que la séance de cinéma offre une socialisation qui n'existe pas du tout dans le maniement de la cassette, parce qu' ils sont dans le noir, parce que toute une série de phénomènes agissent qui

interfèrent dans leur plaisir de se retrouver en groupe devant un film.

JPL : *Ils aiment parler du film avec vous, avant la projection ? après ?*

G.L. : En parler pendant, surtout. Il y a des films comme *Le Roman de Renard* de Starevitch où ils parlent beaucoup pendant la projection. D'autres films où ils sont plus contemplatifs, plus enfoncés dans leur fauteuil. Mais parfois encore ils sont au bord de leur fauteuil, sinon derrière, dans certains cas. Et ils sont très bavards. On n'alimente pas forcément les réponses à ce moment là d'ailleurs, néanmoins il est important de les entendre formuler leurs questions. Leur agitation manifeste à la fois leurs émotions et leur désir de compréhension. Je me souviens de phrases du type : « Les rêves, c'est en noir et blanc ». Dans le film ils avaient repéré à un moment donné, une technique qui produisait un effet de sens.

- « Je te dis qu'il est en train ... de faire ceci,

de faire cela »

- « Mais non... »

Et puis ça s'arrête parce que l'image continue, la conversation est avortée, mais elle va reprendre après. Pendant la projection il y a un bavardage incessant souvent lié au film qui est très important. Nous nous évertuons auprès des enseignants, des accompagnateurs à leur dire de les laisser exprimer cela. Si on intervient trop pendant le film, on interfère, on bloque les émotions qui ont besoin d'être exprimées. C'est un véritable besoin physiologique. C'est toute la différence avec les adultes qui sont très inhibés au cinéma... qui n'osent pas pleurer...

JPL : *Combien de spectateurs enfants réunissez vous pour ces séances ?*

G.L. : C'est très variable, ça dépend des expériences et des salles.

En règle générale, disons que au delà de 100, 150 enfants la réception est moins favorable. Mais je me suis permis des expériences quand je travaillais au « Gaumont-Gambetta » dans le XXème arrondissement avec une ZEP (zone d'éducation prioritaire) en réunissant 400 enfants, voire 500 parfois dans une salle qui en contenait 600, mais d'où l'on voyait très bien de partout, l'on entendait très bien de partout. C'était un véritable paquebot, et cette aventure collective vécue par les enfants, en si grand nombre, à condition que l'âge soit relativement homogène (grande section de maternelle et CP par exemple ou bien les CE avec des classes de perfectionnement, ou encore les CM et les 6e de collèges) a un côté étonnant, en tous les cas c'est une fantastique caisse de résonance pour les adultes. Dans ce cas-là les adultes pèsent moins par leur présence. Les enfants le savent, ils le sentent, et il ne se font pas prier pour hurler quand le noir se fait, et immédiatement se taire dès la première image du film. Il y a des silences qui sont extraordinaires, et d'autant plus qu'il y a ce

nombre dans la salle. A vivre ça, je me suis dit qu'on avait raison de les rassembler en si grand nombre, parce qu'il y a une double attitude devant le film : les enfants sont à la fois très seuls dans leur réaction personnelle profonde, intime, et en même temps c'est comme si le courant passait à travers eux. Il y a des vagues dans telle ou telle partie de la salle qui se propagent. Et c'est passionnant d'observer, d'être attentif à ça, d'être dans l'endroit où ça se passe, au moment où ça se passe, parce que c'est cette observation - là qui est le fondement même de notre métier, qui va nous faire comprendre mieux pourquoi on a eu raison de passer tel film ou pourquoi on a eu tort.

L'observation que l'on fait des enfants pendant les représentations, pendant les spectacles, est beaucoup plus importante que tout ce qu'on peut en tirer après, et qui est plus une justification d'adulte.

C'est à partir du moment où on aura été un bon observateur pendant les séances de cinéma, qu'on saura écouter les enfants après. Parce qu'on aura repéré les moments du film, où ils auront eu telle ou telle réaction individuelle, collective, d'ensemble, on pourra le leur renvoyer comme interrogation, pour en savoir plus justement. Parce que, eux, n'ont pas oublié le film mais ils ont oublié leurs réactions pendant le film.

- « T'as pleuré toi ? »

- « Non, moi j'ai pas pleuré »

- « Moi, j'ai pleuré cinq fois »

Le « j'ai pas pleuré » des garçons, on l'entend bien, et pourtant il ne correspond pas à ce qui s'est passé pendant la projection. On peut discrètement leur envoyer cette réalité, quand on se retrouve en petits groupes après.

JPL : *Vous venez d'évoquer un travail fait avec les enfants d'une ZEP dans le XXème arrondissement ; choisissez vous de travailler dans des quartiers où l'environne-*

ment culturel est insuffisant ?

G.L. : A ce moment-là c'était un choix réel, un choix bien pesé, c'était dans les années 84-88, pendant quatre ans. Cette expérience continue d'ailleurs, sous le titre « le cinéma dans le cartable ». C'était très important pour moi de faire ce choix, parce que je me sens à l'aise, je me sens bien dans ces quartiers et parce que le cinéma redevient populaire, dans ces cas là. Quand on passe *Rue Cases Nègres* (un film d'Euzhan Palcy tiré d'un livre d'ailleurs) à des enfants qui représentaient 36 nationalités différentes - on les avait comptées - ça prenait une proportion... Les petits Antillais qui assistaient à ce film, se sentaient valorisés par leur propre culture à travers le film et il y avait des échanges complètement innovants par rapport à ce que connaissaient les maîtres de ces mêmes enfants. Les instituteurs me disaient souvent : « grâce au cinéma, nous décloisonnons, nous arrivons à abattre des barrières qu'aucune autre matière ne nous permet d'abattre ». Il y a des enfants qui prennent d'un seul coup la parole, la parole, ou le dessin. Quand on a passé *San Mao le petit vagabond* les petits enfants asiatiques du XXème arrondissement étaient très concernés par la culture qui était la leur, une culture de bande dessinée, qui leur était propre, que les autres enfants ne connaissaient pas. *San Mao*, c'était leur Tintin à eux. On travaillait beaucoup sur le transculturel, l'interculturel, on axait la programmation sur des films qui pouvaient toucher les enfants de telle ou telle communauté, et puis ensuite les faire dialoguer avec les autres communautés. C'était un travail concerté avec les enseignants de ce point de vue là. Ensuite il y a eu un programme officiel dans les ZEP, qui incitait davantage à la lecture. Nous avons alors fait un travail, de la lecture au film, parce que c'était une recommandation ministérielle et qu'il fallait en passer par là.

Mais notre grande préoccupation à ce moment là, était de montrer de grandes œuvres même si elles étaient extraites d'œuvres littéraires. C'était de montrer *Cyclone à la Jamaïque* (d'Alexandre Mackendrick), par exemple, à des enfants de 8-12 ans. *Cyclone à la Jamaïque* c'est superbe, c'est un grand film de pirates, sur la mer, sur la trahison, sur la mort.... Voilà un film qui permet d'aborder des tas de problèmes. Les enfants ne connaissaient pas le livre, mais grâce au film ils approchaient le livre. Nous avons choisi le film parce que nous savions que le livre existait et qu'il y avait une possibilité pour eux d'aller vers ce livre. Et dans le fond, ces pistes qu'on nous amenait à suivre étaient des pistes contraignantes mais en même temps assez riches parce qu'elles nous obligeaient à chercher et à éviter les pièges, à éviter la pauvre illustration filmique d'un livre.

JPL : *Vous souhaitez familiariser les enfants avec des « auteurs de films », vous arrivez donc à leur faire reconnaître des auteurs ?*

G.L. : Il s'agit là d'enfants cinéphiles. Les enfants de Courbevoie ou de Montreuil ou d'Aubervilliers ou ceux de Châtenay-Malabry ou de Créteil peuvent vous parler d'auteurs. Ils ne vont pas prononcer le mot d'auteur, mais ils vont vous parler de cinéastes qu'ils ont connus à travers d'autres œuvres en référence à tel film qu'ils viennent de voir. Parce qu'ils font des filiations et ils ne se trompent pas, ils ne parlent pas à ce moment-là de la télévision, ils parlent bien du cinéma, vu dans les salles de cinéma.

Cette notion d'auteur, nous l'avons en tête parce que nous pensons que c'est ce qui fait le primat de notre travail. Mais ça ne leur est pas indifférent. A condition, encore une fois, d'être un peu habitués à venir au cinéma. C'est à dire de ne pas avoir vu qu'un ou deux films dans l'année, mais une dizaine au moins, ce qui est à peu près le rythme nor-

mal de notre travail. A partir de ce moment là, les recoupements se font, et ce sont eux qui vous entraînent sur ce terrain là dans les discussions. Sur des films parfois qu'ils ont vus avec leurs parents. L'enquête qui vient d'être faite a montré que les enfants cinéphiles participent bien d'un processus cumulatif effectivement, et qu'ils font la différence entre le grand écran et le petit écran, beaucoup plus que des enfants qui ne sont pas habitués au cinéma, incapables de faire la différence entre le film vu à la télévision ou le film vu sur grand écran. Il est donc très important d'habituer les enfants au cinéma, de les acclimater à la grande salle. D'autre part l'enquête révèle aussi que s'ils ne vont pas assez au cinéma, c'est parce qu'il n'y a pas de cinéma suffisamment proche de chez eux. Il est très valorisant dans le travail que nous menons d'entendre cette demande parce que nous avons tout fait pour faire renaître les cinémas de quartier, en banlieue par exemple. A Châtenay-Malabry, au Rex que j'avais réouvert en 1979, le public des

enfants au bout de 4 ans de travail représentait 25% de mon public, c'est à dire 1/4 du public général de la salle, je parle des enfants de moins de 13 ans.

Mon action actuelle à Paris avec le « 14 Juillet Parnasse » - Un Cinéma du côté des enfants - représente 8 à 10 % du public général et surtout a amené un public nouveau : pas seulement des enfants, mais aussi des adultes accompagnateurs. C'est une ligne de programmation spécifique en direction des enfants, avec des prix de place, des conditions d'accueil spécifiques, des horaires...

JPL : *Les habitudes culturelles prises avec la télévision changent-elles le comportement du spectateur de cinéma ?*

On ne peut plus parler d'enfants au cinéma, on est obligé de parler d'enfants téléspectateurs au cinéma ; mais plus ils s'habituent à la salle de cinéma, plus ils font la différence entre le film vu sur grand écran, et le film ou le téléfilm ou le feuilleton, ou le *Babar*, ou le



San Mao le petit vagabond, de Zhao Ming et Yang Gong

Belle et Sébastien vu à la télévision. La différence ce sont eux qui la font. A la télévision on joue beaucoup sur le feuilleton, la série, qui permet de les accrocher à telle heure, tous les jours ; au cinéma, ils savent que dans la semaine cinématographique ils peuvent choisir à un moment donné de la semaine, le mercredi, le samedi, le dimanche, un horaire, qu'il y a un film qui va les accueillir et que ce film s'ils l'ont raté le mercredi, ils peuvent le rattraper le samedi. A la télévision, s'ils ratent un épisode de *Belle et Sébastien* un soir parce qu'ils ne sont pas rentrés à temps, ils sont frustrés. Et en même temps ils ne sont pas dupes ; ils savent qu'ils sont dans ce système-là qui est fait pour les appâter et les frustrer. Ils le savent. Ils le disent, mais ça ne les empêche pas de continuer.

JPL : *Dans le numéro 1 de « Zéro de conduite »³ il y a une enquête sur les premières émotions cinématographiques qui constituent une sorte de mémoire affective essentielle dans la détermination des goûts ; vous-même avez-vous été un spectateur précoce ?*

G.L. : Oui, parce que j'ai eu la chance d'avoir des parents qui étaient relativement indifférents au fait que j'aïlle ou que je n'aïlle pas au cinéma. Le seul problème qui se posait était un problème d'argent. Il n'est pas négligeable et il fallait arriver à le surmonter. Mais cette question résolue, il n'y avait aucune censure sur ce que je pouvais aller voir ou ne pas voir. J'ai pu fréquenter le cinéma relativement tôt, dès 8-9 ans, parce qu'il y avait un cinéma de quartier, on traversait la rue et on y était. Et puis on y allait entre copains, ce qui avait un côté

sécurisant, pour les parents qui savaient qu'on était au cinéma, qu'on allait revenir à telle heure. C'est à la limite le rôle que peut jouer telle ou telle garderie. Sauf qu'on voyait des films. Ça alors, par contre, quelle aventure !

J'ai un souvenir très précis de cette époque, je sais pourquoi je suis très éclectique dans mes choix cinématographiques maintenant. C'est parce que j'ai eu la chance de côtoyer des films très différents, de découvrir le continent cinématographique, le mélodrame, le western... enfin tous les genres mêlés et qu'il n'y avait pas de censure, encore une fois, pré-établie par des adultes. J'ai vu des films en feuilleton, *Fantomas*, tous ces films-là, *Roger la honte*, tous les grands mélodrames, je les ai même vus à l'âge de 5-6 ans.

Et j'ai envie de faire partager ces goûts hétéroclites à des enfants d'aujourd'hui, en disant qu'il n'y a pas un genre cinématographique...

JPL : *A vous entendre, on sent bien que l'essentiel pour vous est « du côté du cinéma » et que la relation avec la littérature est une question annexe.*

G. L. : En effet il ne s'agit pas de ma préoccupation première mais il se trouve qu'au hasard du travail on est amené à s'interroger sur cette relation.

Mais au fond l'essentiel est de ne pas gâcher l'un par l'autre, le cinéma par la littérature, et réciproquement, mais de préserver les plaisirs différents et intenses que peuvent offrir l'un et l'autre et de tenter de les communiquer aux enfants. ■

*Propos recueillis par :
Claude Hubert-Ganiayre. Avril 1991.*

(3) Zéro de conduite, revue de l'UFFEJ, parution trimestrielle, 25 rue Raymond Losserand, 75014 Paris.

• Deux numéros (Fév. 83 ; Mars 89) de la revue « Cinéma et Enfants » proposent des analyses de films. On peut les commander à l'AFCAE, 22 rue d'Artois 75008 Paris.